

La Bâtie

FESTIVAL DE GENÈVE

3 au 18 septembre 2010

www.batie.ch

DOSSIER DE PRESSE

MUSIQUE
CRÉATION 2010
1ÈRE SUISSE



TÉTÉ vs HELL'S KITCHEN (FR-CH)

Alhambra
Ve 3 sept à 21h

CHF 26 (tarifs réduits 17 /12)

Billetterie
St-Gervais Genève
5, rue du Temple
1201 Genève
+4122 738 19 19
billetterie@batie.ch
www.batie.ch

Les premiers débarrassent le blues de ses fioritures et lui redonnent sa rugosité initiale en le trempant dans une teinture de rock mal peigné, qui offre au genre une véritable cure de rajeunissement.

Le deuxième joue une carte plus douce, plus folkeuse, mais toujours proche des racines américaines de la Louisiane.

Frères en musique et aussi forts de caractère l'un que l'autre, le trio Genevois de Hell's Kitchen fusionne avec le Parisien d'origine sénégal-antillaise Tété pour un concert-événement unique.

Au programme, des créations communes, des interprétations inédites des uns et des autres, des morceaux à deux voix, des invités spéciaux, des élans percussifs et une envie de faire plaisir en prenant son pied. On annonce un grand moment de blues «crasse» pour cette rencontre inédite!

Intense et roboratif.



Voix, guitare

Tété

Voix, guitare

Bernard Monney

Contrebasse

Christophe Ryser

Percuterie

Cédric Taillefert

Production

La Bâtie-Festival de Genève

Soutiens

Loterie Romande, Fondation Ernst Göhner

www.hells-kitchen.ch

www.tete.tv

www.myspace.com/hellskitchenblues

HELL'S KITCHEN

Rien à voir avec le quartier de Manhattan, ni même avec West side story, et encore moins avec une cuisine. Non, rien de tout cela. Hell's Kitchen est un groupe Helvète de rock brut tendance blues urbain.

Une voix de crooner fumante, parfois plaintive; des bidouilles, des bruits, un côté jazzy, une contrebasse et un tout bougrement sensuel et transpirant de son *live*. Difficile de balancer comme cela une liste d'influences, la voix de Monney évoque quelque chose entre Mark Lanegan et 16 Horsepower.

«On voulait conserver une accroche blues tout en faisant quelque chose de plus moderne. L'idée est donc de faire du blues européen avec un côté industriel, car contrairement aux idées reçues, cette musique n'est pas morte. Elle peut tout à fait évoluer avec ce qu'il y a dans l'air aujourd'hui.»

Hell's Kitchen, août 2009.

On l'aura compris, si Hell's Kitchen n'est pas né dans le bayou ou au fin fond d'une banlieue de Chicago, rien dans la démarche créatrice et la discographie du groupe ne laisse deviner que le trio a mûri son blues depuis neuf ans à Genève et au cours de tournées qui l'a mené de Moscou à Lisbonne et de Londres à Turin. Car c'est d'abord sur scène que les trois musiciens malaxent le blues en injectant à sa tradition des envies puissantes de rock frotté au background industriel et aux exigences technologiques actuelles. D'ailleurs, pour créer cette musique incandescente et libre, ils revendiquent autant le vigoureux héritage « roots » américain que les ouvertures du rock post-industriel européen.

Etre contemporain, c'est avoir un riff d'avance, toujours.

Mais au début et avant tout, il y a un rythme, le rythme, toujours. C'est celui des *outlaws* et des réprouvés pour qui le blues n'est jamais une soirée de gala mais une invitation parfois dangereuse à venir goûter les nouvelles recettes dans le laboratoire du diable d'où sont sorties les aventures soniques les plus excitantes depuis que Mr Chance a mis son doigt dans une prise électrique.

Et pour les ingrédients ? Au commencement, il y a la «percuterie» de Cédric Taillefert. C'est le pôle pulsionnel du band. Il lance le train avec tout ce qui lui passe entre les mains et par la tête: couvercles de poubelles, washboard, tom «goliath», maracas, paumes de mains et coups de talons, cris et hullements. On oserait presque les expressions «récup' blues» et «rock indu aux abattoirs», parce qu'ici c'est sûr, tout marche à l'énergie, une énergie concentrée puis (ex)pulsée par l'envie d'en découdre avec la bienséance «bluesy-chéri-chéri » pour retrouver le rituel voyou-vaudou qui a fait le blues et le portera encore longtemps. Violente ou voluptueuse, sur le tempo implacable se pose alors la contrebasse de Christophe Ryser. Elle va dessiner la ligne mélo-rythmique à laquelle répondront la guitare.

Chauffée à blanc et la voix de Bernard Monney qui, en donnant l'impression - mais l'impression seulement - de s'extirper progressivement du magma en fusion, vont encadrer la pulsion essentielle pour donner au blues de Hell's Kitchen ses échos nostalgiques et ses fulgurances contemporaines.



TÉTÉ

Entre Powefolk et poésie impressioniste

Tété a choisi de vivre son rêve américain. Pas en renonçant au français pour la langue de Dylan. Ni en cédant aux clichés, comme d'autres, jadis, enregistrant de la country à Nashville ou du blues à Chicago. Non.

Figure singulière du renouveau de notre chanson depuis l'aube des années 2000, ce jeune trentenaire élevé par une famille antillaise à Saint-Dizier (Haute-Marne), avait besoin de se confronter à ses fantasmes et aux racines de son patrimoine musical, essentiellement anglo-saxon.

D'abord en tournée, pour des concerts avec des camarades anglophones - John Butler, Jeff Lang, Eric John Kaiser - lors d'un petit tour en Australie, puis dans les clubs de l'Ouest des Etats-Unis, observant les réactions des locaux face à ces chansons devant tant à l'Amérique sans en être prisonnières.

Une virée rapidement devenue une quête d'essence, une façon de mesurer l'ancrage de la musique et de la guitare dans le quotidien d'un pays. Retour revigorant à plus de naturel et d'émotions brutes, cette expérience *live* se devait de se prolonger en studio.

Fort de ses connections américaines, grâce en particulier à ses liens avec le musicien franco-américain Eric John Kaiser, installé à Portland, Tété a choisi d'enregistrer son nouvel album dans cette ville devenue en quelques années la Mecque de l'indie-rock US (Gossip, The Shins, Modest Mouse...).

Sur place, pendant un mois, sous le ciel pluvieux de l'Oregon, le Français a travaillé des morceaux nés dans le vif de ses tournées. Accompagné d'un trio de musiciens californiens, experts en «roots music» - le bassiste Davey Faragher (Elvis Costello, John Hiatt, Cracker...), le batteur Brian McLeod et le guitariste Van McCallum (Jackson Browne, Bonnie Raitt, Willie Nelson, Ron Sexsmith...) - il a élargi ses connaissances du patrimoine local. « *Un guitariste comme Val McCallum est une encyclopédie vivante* » explique Tété. « *Il m'a appris que chaque riff a une histoire, une communauté. Il m'a aussi mieux fait comprendre la fonction sociale de ces musiques* ».

Avec le producteur Steve Berlin (Los Lobos, REM, John Lee Hooker...), tous ont œuvré dans le dépouillement, élaguant le superflu pour ne retenir que le suc des sensations. « *J'avais envie de quelque chose de plus direct. Ces derniers temps en studio, j'avais tendance à surcharger, à être bavard, à cabotiner. Steve Berlin m'a encouragé à enregistrer un disque dépouillé, tout en cherchant à me sortir de ce que les Américains appellent la « zone de confort », en essayant d'autres tempos, d'autres tonalités* ».

Plus qu'une révolution, l'intensité acoustique « Le premier clair de l'aube » a ramené Tété à l'essence même de sa musique. Car le garçon s'est d'abord fait connaître par sa capacité à conquérir son public sur le vif, à le séduire, lors de multiples performances scéniques, via l'énergie dénudée d'une guitare et le charme d'une voix claire s'évadant entre folk, soul et un intrigant ailleurs. bercé dans sa jeunesse par le jazz et la pop anglo-saxonne, il ne s'était réconcilié avec le français qu'avec les mots du rap. A 16 ans, sa première six cordes l'entraîne ensuite du côté de Dylan, Hendrix, Bob Marley ou Queen, jusqu'à la révélation Keziah Jones. Rodé à l'école de la rue, l'énergie sensuelle et mélancolique du blue-funk du Nigérian, ouvrira de nouvelles perspectives au guitariste de Saint-Dizier.

Comme ses héros littéraires trouvés chez Kerouac ou Salinger, Tété s'affranchit alors des conventions pour oser l'aventure de la route et de la scène à tour de bras. En 1999, un premier maxi autoproduit emballe un bouche-à-oreille, déjà allumé par la force des concerts. A partir de 2001 et l'album «L'air de rien», Tété va ensuite s'imposer en électron libre d'une chanson française qui l'adopte sans lui ressembler. Des disques comme «A la faveur de l'automne» (2003) ou «Le sacre des Lemmings et autres contes de la lisière» (2006) marquent par cette manière inventive de décliner de vieilles racines et une ambition poétique, souvent plus inspirée par la littérature (d'un Patrick Chamoiseau entre autre) que par la tradition de la chanson.

Ce nouvel album « Le premier clair de l'aube » rappelle que si Tété a une tête bien faite, il possède aussi un cœur et des tripes. De la même façon que ses nouvelles musiques accrochent avec un power folk et une chaleur plus immédiats, ses nouveaux textes touchent par leur sensibilité plus instinctive. Tété a épuré sa langue comme il l'a fait avec son instrumentation. Ses nouveaux titres mêlent profondeur spirituelle et légèreté hédoniste comme il est d'usage dans ce qu'on préfère de la chanson populaire. Qu'elle naisse à Paris ou à Portland.